

FABIENNE KISVEL

LES NEIGES ASSASSINES



Fabienne KISVEL

Les Neiges Assassines

© Fabienne KISVEL, 2018

ISBN numérique : 979-10-262-2502-7



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Henri Guillaumet : « Ce que j'ai fait, je te le jure, jamais aucune bête ne
l'aurait fait »

À tous ceux qui sont chers à mon cœur

Partie I
ON A PARCOURU LE CHEMIN

I

LE TEMPS DE L'ATTENTE

L'attente... le train-train quotidien et le temps qui s'étire à l'infini sans jamais se rompre. La monotonie d'une vie, toujours semblable, où seuls de menus détails diffèrent. La pensée de Marie divaguait, balançait, ici, là-bas, ici, là-bas... Elle soupirait, l'attrapait par les pieds et la tirait, la ramenait en son sein pour s'attacher au moment présent, captait des bribes de réalité, d'une information parfois légère, toujours éphémère, souvent cruelle.

Elle faisait vraiment un effort pour s'intéresser, mais elle ne pensait qu'à lui... *Que faisait-il ? Pourquoi ne lui donnait-il pas de nouvelles ?* Elle regardait sa montre : *quelle heure était-il pour lui ? Où dormait-il ? Lui manquait-elle ?* Elle se nourrissait de ces questions obsédantes jusqu'à en être écoeurée. Elle avait déjà connu cet état avant... Avant qu'il revienne vers elle. Dans ce laps de temps, elle avait alors réussi à l'extirper de sa tête, à passer à autre chose, maintenant elle n'y arrivait plus. Finalement, cette joie immense d'avoir retrouvé Mathieu ne lui avait laissé qu'un court répit pour faire place à un grand vide, d'autant plus important qu'il supportait maintenant tout le poids de l'absence. Et puis, il y avait cette promesse qu'il lui avait faite, comme un fil à la patte qui l'empêchait d'avancer. Elle ne vivait plus, elle n'agissait plus, elle tergiversait sur la décision à prendre qui la libérerait enfin.

Elle en avait fait part à Catherine quelques jours plus tôt :

— Je n'ai toujours pas de nouvelles de Mathieu... Peut-être lui est-il arrivé quelque chose ? J'ai vraiment envie de partir le rejoindre.

— Tu ne vas pas faire ça ! Arrête de te mettre la rate au court-bouillon ! Il va te donner des nouvelles, ne t'inquiète pas. Il t'a promis de revenir. Il faut que tu sois patiente et que tu lui fasses confiance. Marie, il faut que tu lui

manques. Tu comprends ? Plus tu lui courras après, plus il se dérobera. Tu sais ce que l'on dit : « fuis-moi je te suis, suis-moi je te fuis ! »

— Franchement, je ne crois pas que ce soit le problème. Il a besoin d'action, d'aventure, d'adrénaline, de se sentir réellement utile et, à part moi, rien ici ne le retient. Il ne sera jamais heureux en France, il cherchera toujours à repartir. Je ne pense pas qu'il m'oublie, simplement il faut que j'accepte de ne pas être sa priorité. Je crois, je l'ai vraiment compris à Noël, que si je veux partager sa vie, il va falloir que je partage sa façon de vivre.

— C'est ce que font les femmes, depuis la nuit des temps ! Suivre les bonshommes, suivre leurs envies, leurs passions, tout en mettant de côté les leurs. Tu connais mon avis sur la question...

— J'ai peut-être moi aussi besoin de changement, besoin de me sentir de nouveau vivante, besoin de m'engager, de m'associer à un combat pour aider à mettre en place un projet, d'affronter les difficultés d'un pays à la dérive !

— Je ne crois pas que cela soit une bonne idée. Crois-moi, réfléchis bien avant de prendre ta décision.

Catherine avait l'air ulcérée, comme avec un amant qui l'aurait trahie. Elle tourna des talons pour lui asséner sèchement :

— Il y a aussi, ici, des patients qui ont besoin de nous, même si cela semble moins exaltant !

Marie suivit des yeux son amie jusqu'à ce qu'elle disparaisse au bout du couloir. Elle soupira. *Elle reculerait encore un peu son choix... Après tout, Mathieu devait revenir en juillet, et il y avait déjà presque un mois de passé... À peine le temps de défaire ses bagages, il sera de retour ! Catherine avait sans doute raison...*

Jusqu'à ce matin. Un matin encore gris, triste et pluvieux, un matin de plus à jeter un coup d'œil morne à la boîte aux lettres, juste en passant, rapidement, avant de partir pour l'hôpital. Marie visait rapidement les

enveloppes les unes après les autres ; un relevé bancaire, des factures, des publicités... une, plus petite, s'échappa, tomba et caressa ses pieds dans un léger chuintement. Marie se pencha le cœur dans la bouche, fébrile, elle la retourna. Elle n'osait plus bouger. Un timbre mauve à l'effigie d'un roi « *postes Afghanistan* » et la belle écriture à l'encre noire de Mathieu qui s'étendait sur le rectangle de papier. La main de Marie tremblait. Elle remonta l'escalier quatre à quatre, claqua la porte, lâcha le reste du courrier sur la table du salon, se précipita dans la cuisine, ouvrit le tiroir des couverts pour s'emparer d'un couteau et se laissa tomber sur le canapé. La lame glissa dans l'interstice pour libérer les feuillets.

2 février 2006

Ma douce Marie

Ce pays est aussi cruel que beau.

Ici-bas, la vie ne répond pas au temps qui passe, tout se perpétue plus ou moins dans la précarité, au milieu d'un chaos relatif... La guerre va et vient pour éclater comme l'orage au détour d'une ruelle. Le fracas d'une déflagration suspend un court moment les gestes et les regards ; la guerre se rappelle alors à la mémoire de chacun.

Il semble que rien des hommes ne reste à espérer. D'ailleurs, les hommes, on les exécute, les gosses, on les engage ou on les abandonne. Il y a beaucoup d'enfants perdus dans les rues de Kaboul, un Kaboul de misère qui tend la main sous la poussière, la neige gelée et la boue noire régurgitée des 4x4.

Kaboul est à mille huit cents mètres d'altitude, entourée de gigantesques montagnes, murailles abruptes aux pics éternellement enneigés, qui lui donnent une magnificence spectaculaire. Aux rouges de l'Afrique, répondent, ici, le brun et le jaune de l'Asie, mosaïque d'ocres qui s'offre à mes yeux émerveillés, comme si ce décor des mille et une nuits voulait conjurer l'obscurantisme.

Les maisons en briques et torchis à un étage revêtent la même teinte que le paysage et parsèment, telles des touches de peinture sur un tableau, les flancs des collines qui ceignent au plus près la ville. Il reste quelques belles